Marie-Joseph Bertini, *Femmes : le pouvoir impossible*

Paris, Pauvert/Fayard, coll. Essai, 2002, 252 p.

Marieke Stein

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1441>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1441

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2008

Pagination : 328-330

ISBN : 978-2-86480-981-4

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marieke Stein, « Marie-Joseph Bertini, *Femmes : le pouvoir impossible* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 20 janvier 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1441> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1441>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Marie-Joseph Bertini, *Femmes : le pouvoir impossible*

Paris, Pauvert/Fayard, coll. Essai, 2002, 252 p.

Marieke Stein

RÉFÉRENCE

Marie-Joseph Bertini, *Femmes : le pouvoir impossible*, Paris, Pauvert/Fayard, coll. Essai, 2002, 252 p.

- 1 Dans les tableaux occidentaux, les femmes, lorsqu'elles sont représentées, n'apparaissent presque jamais au centre de la composition, mais sur les côtés. Cette remarque préliminaire pose d'emblée le constat d'un invariant culturel qui mérite d'être interrogé : car, de fait, les femmes restent aujourd'hui encore « au coin de l'espace public » (p. 129). Et ce n'est pas le discours des médias qui leur donnera davantage de place dans la société : ceux-ci maintiennent les femmes en marge du pouvoir. C'est le postulat de départ de Marie-Joseph Bertini, philosophe et docteur en sciences de l'information et de la communication, qui se propose d'étudier les modes de qualification des femmes dans les discours médiatiques. Le constat est édifiant : les femmes représentent seulement 18 % des personnes citées dans les médias ; le plus souvent, leur métier n'est pas précisé. Et lorsqu'on y parle de leur action (politique, syndicale, militante au sens large), elles sont insidieusement mais systématiquement discréditées par le recours à cinq figures auxquelles le discours médiatique les ramène volontiers : la muse, la madone, la mère, l'égérie, et surtout la *pasionaria*. C'est à partir de ces cinq figures que Marie-Joseph Bertini développe sa thèse : les médias décrivent moins le monde qu'ils nous le prescrivent, et leur fonction est de maintenir un ordre symbolique, qui assigne chacun à sa place immémoriale, et qui maintient la femme dans sa position de dominé.
- 2 Le propos est ouvertement féministe. Il est aussi solidement argumenté, par des analyses des discours du *Monde*, de *Libération*, du *Nouvel Observateur* et de *L'Express* sur

des femmes « à responsabilités », de 1995 à 2002. Marie-Joseph Bertini constate que le champ lexical qualifiant l'activité des hommes est très riche, alors que celui consacré aux femmes est indigent, au point que l'auteure parle d'un véritable apartheid linguistique pour désigner ce qu'elle considère comme une stratégie discursive délibérée (mais sans agent défini), qui minore et circonscrit l'activité des femmes avec quelques formules rituelles. Elle relève ainsi dans la presse les appellations de « madone des sections socialistes » (pour Martine Aubry), « madone anti-pacs » (pour Christine Boutin), voire « *pasionaria* de la filature » (pour Norma Rae) ou « *pasionaria* de l'archivage électronique » (pour Françoise Banat-Berger, archiviste en chef du ministère de la Justice, ainsi désignée dans les colonnes du *Monde* en 2001). Elle ne manque pas de souligner la dimension à la fois normative et ironique, donc réductrice, de ce vocabulaire, « l'ironie étant l'arme suprême utilisée pour contenir les femmes dans la prison du mot d'esprit » (p. 46). Ces figures, celle de la *pasionaria* surtout, fonctionnent comme une « technologie du pouvoir » (selon la terminologie de Michel Foucault), c'est-à-dire comme « un outil de contrôle et de coercition de l'action des femmes » (p.50). Les normes sociales et culturelles qu'elles reflètent sont d'ailleurs intériorisées par les femmes elles-mêmes : femmes journalistes qui récupèrent la rhétorique de leurs confrères mâles, femmes politiques qui s'excusent, à l'instar de Marilyse Lebranchu prenant la fonction de garde des sceaux, de se sentir « un peu petite[s] » pour ce titre...

- 3 L'examen historique, sémiotique, symbolique des cinq « figures-sanctions » que sont la muse, la madone, la mère, l'égérie et la *pasionaria* organise tout l'ouvrage. Celles-ci donnent lieu à des observations lexicales particulièrement pertinentes. Ainsi la figure de la *pasionaria* (dont l'historique est tracé avec précision) connote-t-elle toujours l'excès, la démesure un peu ridicule, l'activisme, la dévotion exclusive à une cause unique ; elle a « pour effet principal de rabattre l'action polymorphe des femmes sur une trame d'une extrême pauvreté, qui travaille à rendre cette action subalterne et vaine » (p. 58). Elle désigne aussi l'arrivée des femmes aux affaires publiques comme une intrusion, et moque le ridicule d'une femme passionnée qui croit à ce qu'elle dit – ce qui, dans le monde politique, est péché de naïveté.
- 4 Ces figures sont enrichies par le recours à l'Histoire, mais aussi à l'art et à la mythologie. On croise ainsi des figures réexpliquées avec hardiesse, pertinence et énergie : Germaine de Staël, Antigone, Dora Maar – bien connue comme la « Muse » de Picasso, mais ignorée en tant que photographe audacieuse et novatrice –, Dolores Ibarruri – révolutionnaire espagnole à l'origine de la « *pasionaria* » –, Catherine Millet, les femmes tondues de la Libération... Toutes ces figures sont rapprochées en un même constat : « Rattachées à l'espace public par la médiation des hommes, les femmes y introduisent [...] une dimension personnelle et privée qui en est l'exact opposé » (p. 114). De là le danger : les femmes qui s'introduisent dans la sphère publique la menacent, rompent son unité fondamentale (qui est masculine) car elles y introduisent la passion : « Moins actives que réactives, elles ignorent les grands principes et le pur combat d'idées qui les dépasse » (p. 115). C'est du moins, selon Marie-Joseph Bertini, le discours éternel des sociétés, relayé par les médias, et toujours lisible dans les qualifications actuelles des femmes de pouvoir.
- 5 Cette violence lexicale, même voilée, reproduit dans les démocraties occidentales les violences physiques faites aux femmes dans d'autres pays. Et l'on ne peut que songer aux récents commentaires d'un Premier Ministre déclarant, à propos d'une rivale

politique : « Ségolène Royal perd ses nerfs »... L'ouvrage abonde en citations de ce type, toujours intelligemment commentées. Même si, par endroits, la structure de l'ouvrage se délite, l'auteure passant d'un sujet à l'autre, les développements sont captivants, et amènent le lecteur à aborder des sujets connus avec un œil neuf. Ainsi en est-il lorsque Marie-Joseph Bertini remarque que l'injonction publicitaire qui est faite aux femmes de surexposer leur corps ne fait qu'entretenir leur exclusion du corps politique, au même titre que le voile des musulmanes... Tout aussi stimulantes sont les pages sur le sport, révélateur des normes qui structurent les rapports entre les sexes, et surtout sur le foot, culte qui fédère la nation tout en se passant des femmes, démontrant au passage leur « inessentialité ». Les pages consacrées à « l'histoire » des femmes, et à la croyance encore actuelle en leur démesure constitutive, ainsi que celle consacrées à « l'Histoire », qui est toujours celle des vainqueurs, donc des hommes, sont tout aussi intéressantes, surtout lorsque l'auteure analyse le concept de régence comme une modélisation du pouvoir féminin fondé sur l'intrigue, la délégation du pouvoir et l'association avec un homme. Modèle qui survit, dans le discours de la presse, jusqu'à Edith Cresson ou Monique Vuillat (secrétaire générale du SNES) dans les pages du *Monde*.

- 6 Certains développements peuvent sembler excessifs ou contestables, comme la négation, certes argumentée, de la réalité des différences sexuelles entre l'homme et la femme. Celle-ci ne serait, selon l'auteure et selon Margaret Mead (*L'Un et l'Autre Sexe*, Paris, Gallimard, 1966), sur laquelle elle s'appuie, qu'une « construction sociale et culturelle – produit des normes et des valeurs dominantes, et des représentations auxquelles elles donnent lieu –, et non [un] donné naturel à partir duquel s'imposerait l'idée de cette différence » (p. 93). Certains excès sont également dommageables, non dans les thèses avancées, mais dans leur systématisation, lorsque aucune place n'est faite à l'évolution des mentalités masculines, aux relations affectives ni à la réalité du respect entre les sexes. Ainsi paraît-il abusif de voir dans le Sénat « un dispositif masculin visant à l'élimination des femmes » (p. 136), car même s'il est vrai que cette institution a refusé quatre fois le droit de vote des femmes, cette mise à l'écart n'est pas son *but* exclusif.
- 7 Toujours est-il que les réflexions que propose cet ouvrage, nourri des apports de la psychanalyse (Freud), de la sociologie (Habermas), de la philosophie (Hegel), de l'Histoire et de la mythologie, sont vivifiantes. Et permettent de repenser les problématiques les plus actuelles, comme la place du passionnel dans les discours politiques, où, paradoxalement, l'émotion apparaît comme un atout pour les hommes tout en restant interdite aux femmes : « Ne pouvant investir ce champ, que leur agir doit désertir pour être crédible, elles se doivent donc de multiplier l'usage des techniques froides de compétence, d'intelligence et d'organisation » (p. 236). Et n'ont finalement pas réellement d'autre issue que d'être discréditées par deux qualifications contraires, celle de l'hystérique ou celle, inverse, de la « dame de fer ».
- 8 En conclusion, Marie-Joseph Bertini envisage le devenir des femmes de pouvoir dans la société de demain. Celle-ci, contrairement à une idée répandue par les publicitaires, ne se féminise pas : elle se maternalise, en se recentrant sur les enfants – prescripteurs d'achat essentiels – et en valorisant donc la maternité... ce qui revient toujours à instrumentaliser la femme. L'auteure pose alors une question provocatrice : comment se fait-il, en définitive, qu'il y ait tant de femmes au pouvoir ? Parce qu'elles demeurent des moyens, et non des fins, pour les partis et les hommes politiques. S'il existe des

perspectives d'évolution, elles sont faibles, car bridées « par ce rôle moderne [qui] s'exerce d'une manière d'autant plus dangereuse qu'il est quasiment invisible, dissimulé dans la morale médiatique. Banalisé par une tolérance générale et rendu invisible par l'habitude » (p. 243). Heureusement, *Femmes, le pouvoir invisible*, est là pour nous ouvrir les yeux.

AUTEURS

MARIEKE STEIN

CREM, Université Paul Verlaine-Metz, marieke.stein@wanadoo.fr